

Comment je suis devenue québécoise

Carmen Sarag-Vaillancourt

Numéro 90, été 1993

Montréal pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarag-Vaillancourt, C. (1993). Comment je suis devenue québécoise. *Québec français*, (90), 106–107.

Comment je suis devenue québécoise

Carmen SARAG-VAILLANCOURT

Je vais essayer de réveiller des souvenirs et des expériences qui m'ont marquée profondément et, pour cela, je dois aller au-delà de l'analyse sociologique, de mon implication socio-politique, pour créer aujourd'hui quelque chose de très beau pour moi : l'histoire de mes dix-neuf dernières années au Québec.

Si j'ai opté pour cette démarche, c'est pour deux raisons. La première fait appel au fait (voilà une déformation professionnelle !) que la trajectoire des individus, notamment des immigrants et des réfugiés politiques, leurs expériences, leur vécu, bref, leur sac à dos, comme je me plais souvent à dire, déterminent, en partie au moins, leur disposition et la façon dont ils vont s'intégrer dans leur nouvelle société. En partie, parce que le processus se joue à deux. En effet, cette nouvelle société a un rôle majeur à jouer quant à l'accueil, à l'insertion et à l'intégration des immigrants et des personnes réfugiées.

La deuxième raison de cette démarche rétrospective, c'est le besoin que j'ai senti de remonter d'abord à mon arrivée au Québec, pour mieux comprendre, tout au long de ces dix-neuf ans, comment je suis devenue Québécoise. Je dois avouer que je ne m'étais jamais posé cette question que *Québec Français* m'a remise comme une boîte à surprise.

Pour moi, le développement du sentiment d'appartenance, sous certains angles, c'est comme l'amour. Il naît, on l'entretient, il grandit peu à peu puis, un jour, on le vit tout naturellement. Toutefois, dès le départ, je dois confesser que deux principes fondamentaux font appel à mes convictions les plus profondes et m'ont toujours guidée : d'une part la justice sous toutes ses formes et, d'autre part, le droit des peuples à leur autodétermination et à leur autonomie.

À cet égard, je ne peux oublier les paroles du président chilien Salvador Allende qui, en 1971, déclarait : « Un jour viendra où l'Amérique latine aura une voix de peuple, une voix qui sera respectée et écoutée parce que ça sera la voix d'un peuple maître de son propre destin ».

Je me rappelle assez bien l'émotion ressentie le jour de mon arrivée au Québec, à la fin de 1973, à la suite du coup d'État au Chili. Par leurs cris affirmant que « le peuple uni ne sera jamais vaincu » et par le discours vibrant de Michel Chartrand, les Québécois (es) nous faisaient sentir que nous, Chiliens, témoins d'une des plus brutales injustices, acteurs d'une histoire tragique qu'interpellait le monde entier, pouvions compter sur l'appui, la solidarité et la générosité du Québec. Ces mains tendues m'avaient profondément émue, d'autant plus que je ne connaissais pas, ou si peu, la langue, l'histoire de cette nation avec ses réussites, ses luttes, ses rêves et ses espoirs.

Ces premiers moments passés, j'ai commencé par apprendre le français au C.O.F.I., une langue que, depuis ma tendre enfance, j'avais voulu apprivoiser. Je peux dire en toute honnêteté que j'attendais impatiemment ces cours qui allaient changer ma vie en me permettant enfin de communiquer, d'exprimer ma reconnaissance et, en même temps, d'apprendre ce qu'est vraiment le Québec.

En passant du C.O.F.I. à l'usine et de l'usine à l'université, je me suis imprégnée non seulement de la réalité montréalaise mais, à travers elle, aussi de celle du Québec. J'y ai côtoyé notamment les difficultés d'insertion des nouveaux arrivants avec leurs problèmes de communication et de compréhension. J'y ai compris que le fait que, dans les entreprises où se concentrent les travailleurs étrangers, le français ne soit pas la langue de

communication courante ne fait qu'ajouter aux difficultés d'intégration des membres des groupes ethnoculturels à l'ensemble québécois francophone. Sans parler que s'ajoutent encore à ces difficultés les effets pervers de l'idéologie du multiculturalisme canadien parachuté par Trudeau en 1971.

Mon passage à l'université, où j'ai obtenu un doctorat en sociologie, m'a permis, compte-tenu de mes intérêts, d'acquiescer rapidement de nouvelles connaissances, particulièrement dans le champ de la sociologie québécoise et de l'histoire socio-économique et politique du Québec. Et, plus je me familiarisais avec son histoire, plus je comprenais les enjeux posés par la question nationale. Plus j'admirais la ténacité et la force de ce peuple, plus je m'identifiais à lui comme si sa mémoire collective et sa culture m'avaient été transmises depuis toujours.

Ainsi, les luttes de cette nation, ses échecs, ses espoirs, ses rêves, au cours des années, sont devenus miens. J'ai alors pris conscience que, malgré mon origine ethnique différente, j'étais partie prenante de ce même destin collectif. La vérité, c'est que, au fur et à mesure que le temps passait, un petit coffret s'était ouvert en moi, où chaque jour je glissais un peu de moi, ou plutôt un peu de mes souvenirs, de mon histoire et de ma tristesse, de mon exil. En même temps, je m'imprégnais de plus en plus de ce Québec que je commençais à adopter et qui m'avait déjà acceptée.

Je m'en voudrais de passer sous silence un des plus beaux défis de ma vie au Québec. Un jour de 1977, à la suite d'une réunion convoquée par les étudiants latino-américains, alors que j'étais restée comme d'habitude avec un groupe de copains pour échanger sur l'Amérique latine, nous avons commencé à parler de la société québécoise. J'ai alors osé dire

tout simplement qu'un jour j'enseignerais l'histoire socio-économique du Québec, parce que, pour moi, c'était comme enseigner notre propre histoire. Mes camarades m'ont d'abord regardée avec étonnement, leurs yeux traduisaient leur incrédulité jusqu'à ce qu'une exclamation presque unanime jaillisse : « jamais tu ne pourras le faire, tu es folle, tu n'es pas une Québécoise et tu ne le seras jamais ! » Mais ... dès 1979, j'enseignais à l'université du Québec « Introduction à la sociologie québécoise et histoire socio-économique du Québec ». Et je peux avancer, sans me tromper qu'au fur et à mesure que j'ai donné ces cours, mes étudiants ne remarquèrent plus mon accent et mon origine ethnique différente.

La seconde expérience, qui fut et restera une des plus belles de mon existence, fait appel à deux événements majeurs du paysage politique québécois. Le premier se situe lors du référendum de 1992 sur les offres de Charlottetown, quand j'ai assumé la présidence du Rassemblement des communautés culturelles pour le NON. La deuxième est sans contredit lorsque je fus nommée « Patriote de l'année » par la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Ce jour-là, j'ai senti un profond bouleversement en recevant cette distinction symbolisant le fait que nous pouvons être des Québécois à part entière, même si cette terre ne nous a pas vus naître.

Ceci m'amène à parler du « regard de l'autre ». Des fois, c'est l'autre qui nous interpelle dans notre différence. Des fois, c'est nous qui nous interpellons. Après toutes ces années, je pense que nous devons miser surtout sur nos ressemblances, sur ce qui nous unit, sur nos espoirs communs. Je crois qu'à la base de tout processus qui se veut intégrateur doit exister le désir d'exprimer ce que nous sommes et l'ouverture pour comprendre également « l'autre » dans toutes ses dimensions.

Par ailleurs, je constate, lors de mes rencontres auprès de groupes ethniques, que leur processus d'insertion dans la société québécoise n'est pas facile, entre autres choses, par l'existence même de la question nationale qui n'est pas encore résolue. Manque alors une connaissance

Le développement du sentiment d'appartenance, sous certains angles, c'est comme l'amour. Il naît, on l'entretient, il grandit peu à peu puis, un jour, on le vit tout naturellement.

plus grande de l'histoire et de la réalité du Québec et joue fortement l'influence qu'exerce l'idéologie du multiculturalisme canadien.

Je crois sincèrement que pour développer son sentiment d'appartenance et se sentir Québécois et Québécoises, il faut avant tout « vouloir sortir du cadre strictement ethnique » afin de partager une autre mémoire collective, d'autres rêves, une autre histoire. Ceci ne signifie aucunement que l'on doive renoncer à sa propre mémoire collective et à sa double

solidarité : celle envers Québec et celle envers son pays d'origine. Toutefois, une condition demeure essentielle : l'ouverture de la société d'accueil qui doit se traduire par son pluralisme, son respect de l'Autre et la reconnaissance de l'apport enrichissant des personnes d'origines diverses.

Enfin, dans le parcours que j'ai réalisé, je dois avouer que j'ai eu la chance de trouver sur ma route beaucoup d'affection, de générosité et d'amitié sincère. Ceci m'a permis de continuer à aimer la vie et à lutter pour mes convictions les plus intimes, notamment grâce à l'appui de mes fils Ami et Olivier, de mes amis Jean-Paul, François, Osvaldo, Zaïda et de mon compagnon Raymond. Aussi, si vous me demandez comment je suis devenue Québécoise, je vous répondrai tout simplement parce que j'ai voulu connaître le Québec. J'ai donc appris à l'aimer et à partager son destin. Et par ce regard de l'Autre qui m'a acceptée, je suis venue au monde une seconde fois.

